Lafitte, Jean Baptiste Pierre
Les Sybarites

PQ
2323
L68S8

LES

SYBARITES

OU

LES FRANCS-MAÇONS DE FLORENCE,

Drame Lyrique en Trois Actes,

PAROLES DE M. LAFITTE,

MUSIQUE DE MM. AIMON, BARBEREAU, CASTIL-BLAZE, BEETHOVEN, MEYERBEER, ROSSINI, SPOHR, WÉBER.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DES NOUVEAUTÉS,
le 11 novembre 1831.

Paris.

RIGA, ÉDITEUR,
Faubourg Poissonnière, n. 1

1831

2525
L6858

Personnages.	Acteurs.
LORENZO MÉDICIS, grand-dignitaire de Toscane.	M. Sallard.
FRANCISCO PAZZI, favori du grand-dignitaire, chef de la conjuration des Sybarites.	M. Thénard.
Le Comte ALBERTI, Sybarite conjuré.	M. Camoin.
Le Marquis DE SAN-MARCO, Sybarite conjuré.	M. Auguste.
Le Cardinal de RIARIO, envoyé de Sixte IV.	M. Masson.
ISMAEL, joaillier, prêteur sur gages,	M. Armand.
PETRUCCI, Gonfalonier de la république.	M. Augustin
Un Sybarite.	M. Lecors.
Le Chevalier DE LORIA, officier attaché à la maison du grand-dignitaire.	M. Damoreau.
MATHILDE, fille de Médicis.	Mlle Pougaud.
ROSINA, sœur du chevalier de Loria, attachée à Mathilde.	Mlle Camoin.
RAPHAEL, jeune peintre, page de Médicis.	Mme Gautier.

Grands, Seigneurs, Chevaliers, Savans, Dames, Sybarites, Gondoliers, Bohémiens, etc.

La scène est à Fizzoles, aux environs de Florence.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n° 6.

LES SYBARITES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un magnifique jardin orné de statues. Dans le fond, l'Arno. A droite, la façade d'un superbe casino. Une terrasse en saillie. Un arbre dont les branches s'étendent jusques sur la terrasse.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE SAN-MARCO, LE COMTE ALBERTI, TROUVÈRES, BOHÉMIENS, ARTISTES, CHEVALIERS, VILLAGEOIS.

(Apprêts de fête.)

INTRODUCTION.

ALBERTI.

Que les beaux-arts et leur magie
Viennent embellir ce séjour.
Chantez, célébrez tour à tour
Et Médicis et sa fille chérie.

CHOEUR.

Que les beaux-arts, etc

ALBERTI, *aux trouvères.*

Vous, Messieurs, aux chansons légères,
Accourez, aimables trouvères.

SAN-MARCO, *aux Bohémiens.*

Vous qui du sort annoncez la faveur,
Prédisez des destins prospères,
Prédisez amour et bonheur.

CHOEUR DE TROUVÈRES.

Préparons nos chansons légères.

CHOEUR DES BOHÉMIENS.

Prédisons amour et bonheur.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Que les beaux-arts et leur magie
Viennent embellir ce séjour.
Chantons, célébrons tour à tour
Et Médicis et sa fille chérie.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISCO PAZZI.

FRANCESCO PAZZI.

Suspendez un instant vos jeux :
Mathilde vous attend, Médicis vous appelle ;
Allez tous présenter vos vœux
Au plus grand, comme à la plus belle.

CHOEUR.

Allons tous présenter nos vœux
Au plus grand, comme à la plus belle.

(*Ils entrent tous dans le casino.*)

SCENE III.

ALBERTI, SAN-MARCO, FRANCISCO PAZZI.

FRANCISCO PAZZI.

Très-bien, comte Alberti! Parfaitement, seigneur de San-Marco! c'est on ne peut mieux; vous jouez tous deux votre rôle à merveille, et Médicis croira n'avoir pas d'amis plus fidèles et plus dévoués que vous.

SAN-MARCO.

Nous suivons à la lettre vos instructions, signor Pazzi; mais, je l'avoue, j'aime à me montrer à mon ennemi à visage découvert : cette contrainte commence à devenir insupportable.

FRANCISCO PAZZI.

Elle ne sera pas de longue durée... L'honnête Israélite qui fournit des fonds à notre glorieuse association, m'apportera sans doute aujourd'hui des dépêches de Rome et de Venise, et ce sont elles qui me détermineront.

ALBERTI.

J'admire avec quelle adresse vous avez conduit une conjuration si compliquée !... Dès long-temps ennemi naturel de Médicis, vous avez su cacher votre haine sous les apparences de la soumission la plus profonde, et mener de front les bonnes grâces du grand citoyen (*avec ironie*), ainsi que le nomme le vulgaire, et la confiance des affiliés à notre ordre!

FRANCISCO PAZZI.

Les fastes de l'histoire ne contiennent pas de conspiration

plus inouïe !.. Attirer des mécontens sous l'attrait du plaisir... dépenser avec eux ma fortune en festins et en fêtes... les instruire peu à peu de mes projets... leur révéler mes secrets... les lier à mon sort... les engager enfin dans une bonne et franche conspiration... et cependant ne laisser transpirer au-dehors qu'insouciance et plaisir... nous laisser injurier du nom efféminé de nouveaux Sybarites, et couvrir du bruit des instrumens joyeux nos cris de vengeance et de fureur... voilà ce que j'ai fait, amis, et vous devez être content de moi.

SAN-MARCO.

C'est un commencement sans doute; mais Médicis est aimé du peuple, il fait de la popularité avec les plébéiens pour faire de la tyrannie avec nos nobles familles.

ALBERTI.

Aussi le Gonfalonier est-il son âme damnée ; tous les corps de métiers de la république lui sont dévoués... Il a bien des appuis au-dedans !

SAN-MARCO.

Quels sont ceux que nous avons au-dehors?

FRANCISCO PAZZI.

Le roi de Naples d'abord... J'ai même intéressé le ciel au succès de notre entreprise.

ALBERTI.

C'est chercher ses protecteurs bien haut!

SAN-MARCO.

Je vois que Sixte IV est pour nous.

FRANCISCO PAZZI.

Pas encore ; mais il est contre Médicis.

SAN-MARCO.

Oh ! alors... Je connais la politique de la cour de Rome... l'adversaire de son ennemi est son ami jusqu'à la mort... inclusivement.

ALBERTI.

Nous ne voulons aller que jusque là... nous ne sommes pas plus vindicatifs qu'un pape...Ainsi, de bon compte, nous avons pour soutiens?..

FRANCISCO PAZZI.

Le roi de Naples et le souverain Pontife.

SAN-MARCO.

Comme qui dirait : Dieu et le diable !

FRANCISCO PAZZI.

Le diable!... nous l'avons deux fois... le Juif Ismaël nous donne son argent, et déjà plusieurs partisans de Médicis ont succombé à la tentation.

SAN-MARCO.

Il y a long-temps que j'y ai succombé, moi; je dois à ce mécréant plus que je ne possède... c'est un homme à toutes mains... mon maître d'hôtel et lui m'ont fait passer d'heureux instans!...

ALBERTI.

Vous étiez un hôte généreux... c'est votre table qui a augmenté votre réputation.

SAN-MARCO.

Et baissé mon crédit. J'étais le Lucullus de Florence, mais de mes dîners fins et de ma fortune (*se frappant sur le ventre*), voilà le résumé!...

FRANCISCO PAZZI, *souriant.*

Vous ne pouvez pas dire qu'il ne vous en reste pas quelque chose... mais vos malheurs vont finir avec ceux de l'État... ne voyez que le bien public.

SAN-MARCO.

Le bien public!.. je ne le perds pas de vue... depuis que mes lettres de change sont protestées, et qu'aucun usurier ne veut me prêter un seul sequin... les malheurs de la patrie m'affectent bien douloureusement... (*Montrant son escarcelle.*) Cela me prend là... l'amour du bien public me suffoque... j'en raffole... vive le bien public!

FRANCISCO PAZZI, *riant.*

Voilà du zèle! eh bien! c'est en son nom que je vous prie d'aller chevaucher un peu sur la route de ma Villa-Montaigu... Ismaël doit m'apporter de là d'importantes nouvelles; amenez-le-moi avant qu'il ne voie personne.

SAN-MARCO.

La commission m'est d'autant plus agréable qu'en lui parlant au nom des Sybarites, je lui ferai quelques confidences financières pour mon propre compte. Au revoir! fiez-vous à mon zèle.

(Il sort.)

SCENE IV.

ALBERTI, FRANCISCO PAZZI.

ALBERTI.

J'attendais avec impatience qu'il fût sorti... expliquez-moi, seigneur, quelles sont ces dépêches que vous attendez depuis si long-temps?

FRANCISCO PAZZI.

Elles m'annonceront peut-être la prochaine rupture du mariage de la fille de Médicis, avec le doge Contarini.

ALBERTI.

La rupture de ce mariage!.. vous m'étonnez!.. lorsque la jeune Mathilde quitte à peine Florence pour venir à Fizzoles au-devant de son époux! lorsque tout est conclu... qui pourrait rompre?...

FRANCISCO PAZZI.

Sixte IV. Il négocie avec succès en ce moment... N'est-il pas écrit de l'Eglise : « Tout ce que vous dénouerez sur la terre... » Enfin, je l'espère, cette alliance n'aura pas lieu. Médicis, qui croit que la fortune lui est toujours favorable, dont la sécurité est si parfaite qu'elle est ici passée en proverbe, marche sur un volcan, si je ne le sauve.

ALBERTI.

Le sauver! vous?

FRANCISCO PAZZI.

Moi! écoute : ce n'est point avec toi, cher comte, que je veux dissimuler... Sixte IV, ou plutôt les cardinaux ses neveux qui gouvernent pour lui, craignent l'extension de la puissance de Médicis; avec son caractère ambitieux, sa jeune Mathilde peut devenir le lien d'une coalition qu'on veut éviter; de là les projets du pape... voilà les miens; si un prince, ami du souverain de Rome, moi, par exemple, et lui offrant des garanties, épousait la fille du grand dignitaire, on pourrait par un traité...

ALBERTI.

J'entends..... votre ambition l'emporte sur votre vengeance.

FRANCISCO PAZZI.

Tu te trompes, j'ai juré la mort de Médicis, s'il accorde Mathilde à Contarini; s'il me donne sa main, cette union l'humilie... c'est toujours me venger.

ALBERTI.

Chut!... on vient.

SCENE V.

ALBERTI, FRANCISCO PAZZI, SAN-MARCO, ISMAEL.

SAN-MARCO, *à Pazzi.*

Je vous amène l'illustre Ismaël.

FRANCISCO PAZZI.

Arrive donc! fils d'Abraham, arrive donc! tu te fais bien attendre.

ISMAEL.

Je ne voulais pas venir les mains vides, seigneur, et n'ayant encore rien de Venise...

FRANCISCO PAZZI.

Rien de Venise!... alors que viens tu faire ici?

ISMAEL, *presqu'à l'oreille de Francisco.*

Il y a quelqu'un à Montaigu... tenez... (*Il lui donne un billet.*) Et puis le grand dignitaire m'a demandé... je suis le joaillier titulaire de sa maison... j'avais à préparer un écrin pour sa fille... et de plus, le grand collier en brillans de l'ordre républicain toscan.

SAN-MARCO.

Qu'est-ce donc que Médicis veut séduire encore?

ALBERTI, *pendant que Pazzi lit le billet.*

Ah! ah! le seigneur Ismaël fait des affaires avec les deux partis?

ISMAEL.

C'est par esprit de corps... je gagne si peu avec messieurs les Sybarites, que je vends cher à nos ennemis pour établir la balance. C'est par affection, par tendresse que je travaille pour vous et à cause de l'intérêt...

SAN-MARCO.

Des intérêts.

ISMAEL, *à San-Marco.*

Ce n'est pas vous qui pouvez trouver mauvais qu'on cherche à s'arrondir... tenez, en acceptant vos fournitures, il demeure clairement prouvé que je suis honnête homme à moitié perte.

FRANCISCO PAZZI.

Bonne nouvelle! voilà des dépêches qui rendent plus nécessaire notre assemblée de ce soir... vous y viendrez Ismaël?

il n'est pas mal de montrer la partie financière de l'administration... cela donne de la confiance.

SAN-MARCO.

La réception du chevalier de Loria, dans l'ordre des Sybarites sera-t-elle retardée?

ISMAEL.

Le chevalier de Loria! ... y pensez-vous? l'officier le plus dévoué du grand-dignitaire...

FRANCISCO PAZZI.

Lui-même... il nous soupçonne... il recherche la société des Sybarites pour les connaître... il croit nous deviner... nous le recevons, pour lui donner le change...reçu Sybarite du dixième dégré, il ne verra que des apparences trompeuses, il ne saura que ce que tu savais quand tu avais ce grade, et nous ne craindrons point qu'il nous entrave.

ISMAEL.

Au dixième dégré, le bon temps! des fêtes, des danses! les meilleurs vins, les femmes les plus charmantes!... ô Abraham! pardonne-moi!... Vous ne le traitez pas en ennemi.

ALBERTI.

Nous le traitons en homme qu'il faut étourdir... je me suis chargé de négocier cette affaire, je dois dans un instant l'aller rejoindre pour causer encore.

FRANCISCO PAZZI.

Et nous réglerons tout suivant les sentimens qu'il montrera... Mais mon absence pourrait se remarquer, je vais retrouver le grand-dignitaire.

(Il sort.)

ALBERTI.

Et nous chercher de Loria.

ISMAEL.

Aussi bien j'aperçois un page et une fille d'honneur; et je crois que c'est faire acte de charité que de leur laisser la place.

SCENE VI.

ROSINA, RAPHAEL.

(Raphaël poursuit Rosina qui fuit.)

RAPHAEL.

Écoutez, moi.

ROSINA.

Non, soyez sage.

RAPHAEL

Un seul baiser

ROSINA.

Non, non, monsieur.
Je dois le refuser; je suis fille d'honneur.

RAPHAEL, *l'embrassant*

Je dois le prendre... Je suis page.

ROSINA.

L'emploi que je tiens à la cour
Met en défaut la plus habile;
Il nous faut, dit-on, fuir l'amour,
A seize ans c'est bien difficile.
Qu'on m'adresse un propos flatteur,
Voilà l'air qu'il faut que je prenne:
(*Elle prend un air de dignité jouée.*)
Finissez à l'instant, monsieur...
Mon Dieu! mon Dieu! qu'on a de peine
Lorsque l'on est fille d'honneur!

⁂

Quand vous demandez un baiser,
Dans mon courroux je vous menace;
Mais il faut bien le refuser,
C'est un des devoirs de ma place.
Si je n'écoutais que mon cœur
Et le doux penchant qui l'entraîne,
Je n'aurais pas tant de rigueur....
Mon Dieu! mon Dieu! qu'on a de peine
Lorsque l'on est fille d'honneur!

D'ailleurs, mon frère, de Loria, m'a bien défendu de vous écouter... il fait de l'amour une peinture!..

RAPHAEL.

L'amour! l'amour! ce qu'il y a de plus joli, de plus sublime! de plus inspirateur! l'amour sans lequel cette pensée d'artiste qui me subjugue et m'enchante ne me serait jamais venue.

ROSINA.

Définitivement vous vous consacrez aux arts?

RAPHAEL.

Je ne suis page que par complaisance... j'ai voulu me rapprocher de Médicis, voir Florence... c'est à Florence que fut Pétrarque, ici l'Arioste trouva ses modèles et Dante ses chants sublimes ... les chefs-d'œuvre de la Grèce sont ici rassem-

blés ! ici j'écoute, je profite, ici l'expérience et le goût tiennent leur cour... c'est ici où se fixe mon âme, et ma vocation est décidée.

ROSINA.

Je crains que toutes ces grandes idées ne nuisent à votre avancement... vous êtes aimé, protégé, vous pourriez devenir un grand seigneur.

RAPHAEL.

Je serai mieux qu'un grand seigneur, j'essaierai de devenir un grand peintre !... une gloire vaut mieux qu'un nom !... (*Lui montrant un portrait.*) Voyez ce coup d'essai...

ROSINA.

Le portrait de Mathilde !...

RAPHAEL.

Ce sont les traits si gracieux de ma jeune bienfaitrice..... vous le lui donnerez... que l'amour pardonne un premier hommage à la reconnaissance...

ROSINA.

Je fais mieux. Je vous récompense par une bonne nouvelle... mon frère connaît notre amour et je crois qu'il l'approuve.

RAPHAEL.

O bonheur !... il vous l'a dit ?

ROSINA.

Il m'a tout appris... sans me le dire.

RAPHAEL.

Ma Rosina !... je ne comprends pas...

ROSINA.

C'est que c'est embarrassant...

RAPHAEL.

Alors comment se fait-il?...

ROSINA.

Depuis environ six mois, vous savez qu'on reproche à mon frère d'être préoccupé, sombre, chagrin.

RAPHAEL.

Oui, oui, depuis l'époque où il sauva Mathilde de l'incendie du palais... cet événement lui a fait une impression bien profonde... mais quel rapport?...

ROSINA.

Ecoutez... depuis quelque temps il a pris l'habitude de profiter de l'heure de la sieste pour s'occuper aussi de pein-

ture... moi je vais le voir travailler quelquefois... mais hier, je le trouvai endormi... j'allais l'éveiller lorsque je le vis se lever brusquement... fixer devant lui des regards immobiles qui me glaçaient de crainte... puis tout-à-coup il souriait... et il a parlé...

RAPHAEL.

Il a parlé!..

ROSINA.

« Voilà bien ses traits, disait-il, son regard enchanteur!.. Ah! cachons mon secret... » Et après un instant... « Rosina, tu peux aimer Raphaël... Mathilde le veut... » car, Mathilde, si bonne pour vous, me traite comme une sœur, moi.... « Sois plus heureuse que ton frère. »

RAPHAEL.

Pauvre de Loria! (*A part.*) Je soupçonne... (*Haut.*) Mais ces accès sont-ils fréquens?

ROSINA.

Je ne sais..... On prétend cependant l'avoir vu plusieurs fois marcher la nuit tout endormi... Si je pouvais savoir son secret.

RAPHAEL.

Cela se nomme, je crois, du somnambulisme... quand l'esprit ou le cœur sont fortement préoccupés, lorsqu'une passion... Tenez, je me suis surpris une nuit dans le bosquet où vous m'avez dit pour la première fois : Je t'aime!

ROSINA

Je n'ai pas dit je t'aime... j'ai dit : je vous aime.

RAPHAEL, *avec amour.*

Tu crois?

ROSINA, *tendrement.*

Tu le sais bien...

(Raphaël lui baise la main.)

RAPHAEL.

Ah! mon Dieu! ton frère!

ROSINA.

Il vous a vu?

RAPHAEL.

Non, non. Mais comment l'éviter?.. Ah! par-là.

(Il grimpe sur un arbre.)

ROSINA.

Cachez-vous bien.

RAPHAEL, *se cachant dans le feuillage.*

Je ne bouge pas.

SCENE VII.

ROSINA, RAPHAEL *sur l'arbre*, DE LORIA.

DE LORIA.

Que faites-vous là, Rosina?.... Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de Son Excellence?

ROSINA, *embarrassée.*

Je... je suis venue...

DE LORIA.

Je le vois bien que vous êtes venue.

ROSINA.

Je cherche ces nouveaux vers de la *Jérusalem délivrée*, qui nous sont arrivés de Ferrare... je les ai égarés hier... et...

DE LORIA.

Et c'est ici que vous venez les chercher?.. Ah! ah! Rosina!.. Rosina!..

(En ce moment Raphaël laisse tomber un papier, Rosina le ramasse et le présente à son frère.)

ROSINA.

Vous voyez que je ne vous trompais pas, mon frère!..

DE LORIA.

Il y a du Raphaël là-dessous...

ROSINA, *regardant avec malice Raphaël sur l'arbre.*

Là-dessous, mon frère..... Vous lui en voulez donc toujours?... un jeune homme qui promet tant!.. Tenez, connaissez-vous son dernier ouvrage?

DE LORIA.

Mathilde!.. Mathilde! oh! oui!... Ah! ce jeune peintre aura du génie... Voilà bien ses traits! doux mélange à la fois de noblesse et de grâce!.. Oui... c'est elle!.. Ah! je donnerais ma vie pour qu'il m'appartînt!

RAPHAEL, *à part, en montant sur la terrasse.*

Quel amour des arts?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, *suivie de* FILLES D'HONNEUR.

MATHILDE.

Devant quel peintre êtes-vous donc ainsi occupé, chevalier de Loria?

DE LORIA, *surpris.*

Madame... ce portrait... j'admirais l'inspiration du peintre..... maintenant, je l'admire davantage en présence du modèle.

(Il lui présente le portrait.)

ROSINA, *à Mathilde qui paraît étonnée.*

C'est un hommage de Raphaël.... il a voulu prouver à Son Excellence qu'il était digne de sa protection.

MATHILDE.

En vérité, cette peinture me rend plus contente de moi. C'est un véritable cadeau... je l'accepte.

ROSINA.

Lui rendrai-je compte des encouragemens de Votre Excellence?

MATHILDE.

Je ne veux point d'ambassadeur pour cela ; Rosina, c'est moi-même qui lui témoignerai ma reconnaissance. (*Souriant.*) Je n'ai peut-être que ce moyen d'arriver à la postérité..... (*à de Loria.*) Chevalier, le moment de mon départ pour Venise approche...

DE LORIA.

Ce que nos cœurs soupçonnaient est arrivé.... La raison d'état l'emporte : vous nous abandonnez..... Ah ! pourquoi faut-il qu'une politique cruelle vous arrache à des lieux où vous êtes chérie ? où tous les cœurs sont à vous.

MATHILDE.

Tous !.. de Loria, Florence fut agitée par les factions ; Julien, le frère de mon père, en fut victime... mon père lui-même fut menacé. Dans cette Italie, si favorisée du ciel, trop souvent, hélas ! les poignards sont cachés sous des fleurs...

DUO.

MATHILDE.

Florence ! ô ma chère patrie !
Ah ! je te quitte et pour toujours !
(*à de Loria.*) Défendez la vie
De l'auteur de mes jours !

DE LORIA.

Oui, mon bras, du fer d'un parjure
Saura défendre son cœur ;
A vos pieds je le jure
Par les lois de l'honneur.

MATHILDE.

De votre dévouement quel peut être le gage ?

DE LORIA.

D'un loyal chevalier ce serment est l'hommage.

ENSEMBLE, chacun à part.

DE LORIA. Hélas ! que dois-je faire?
MATHILDE. Hélas ! que va-t-il faire ?
DE LORIA. Mon cœur balance, espère !
MATHILDE. Son cœur balance, espère !
DE LORIA. Mais je ne puis parler !
MATHILDE. Dieu ! s'il allait parler !
Tendre et cruel mystère !
DE LORIA. Ah ! je sens qu'il faut taire
MATHILDE. Ah ! je sens qu'il doit taire
Ce que l'amour veut révéler.

MATHILDE, *à part.*

Cruel mystère !

DE LORIA, *à part.*

Je dois le taire.
Je n'ose, hélas ! parler.
(*A Mathilde.*)
Ce portrait... de l'avoir si j'avais l'espérance...

MATHILDE.

Quoi, ce présent ?...

DE LORIA.

Pour moi serait d'un bien grand prix !

MATHILDE, *lui donnant le portrait.*

Chevalier...

DE LORIA, *transporté.*

Pour mon cœur c'est une récompense,
Un talisman pour Médicis !

ENSEMBLE.

MATHILDE. Pour votre cœur c'est une récompense,
DE LORIA. Oui, pour mon cœur c'est une récompeuse,
Un talisman pour Médicis.

ENSEMBLE, mais chacun à part.

Ah ! de la flamme qui me consume,
Non, mon âme n'a rien appris ;
Mais du feu qu'amour allume
Oui, mon cœur a { reçu / donné } le prix.
Ah ! mon âme est ravie !
Ce trésor { que / qu'il } envie
Est placé sur { mon / son } cœur !
O transport ! ô bonheur !

REPRISE.

Ah! de la flamme qui me consume,
Non, mon âme n'a rien appris;
Mais du feu qu'amour allume
Oui, mon cœur a { reçu / donné } le prix.

DE LORIA.

Vienne maintenant le danger! je m'y précipiterai au risque de ma vie... de cette vie que dès aujourd'hui je vous consacre tout entière.

MATHILDE.

Oui, chevalier, votre dévouement me rassure.... Ici ma tendresse inquiète veillait sur Médicis... Adieu! je vous laisse près de lui; l'avenir n'a plus rien qui m'effraie.

(Elle va rejoindre les filles d'honneur.)

SCENE IX.

DE LORIA, RAPHAEL, *sur l'arbre.*

Oui je veillerai sur lui... Bientôt va commencer ma mission... c'est ici qu'Alberti m'a donné rendez-vous.... Mystérieux Sybarites, je vais enfin savoir des secrets qu'il est peut-être dangereux de pénétrer... Silence! le voici!

SCENE X.

DE LORIA, ALBERTI, ISMAEL, SAN-MARCO, RAPHAEL *sur l'arbre.*

DE LORIA.

Ah! c'est toi, comte Alberti!

ALBERTI.

Tu le vois, je tiens parole.

DE LORIA.

Mais... ces messieurs...

ALBERTI.

Ils sont des nôtres et nous pouvons parler librement devant eux. Est-tu décidé?..

DE LORIA.

Oui.

ALBERTI.

Comme tu dis cela!..

SAN-MARCO.

En effet... vous avez plutôt l'air d'un conspirateur que d'un homme qui se dispose à la joie, aux festins.

DE LORIA.

Il est vrai... je suis préoccupé... une proposition de mariage... un établissement pour ma sœur... Parlons de notre partie de ce soir... car je regarde cela comme une véritable partie de plaisir.

ALBERTI.

Sans doute... mais il faut l'acheter... il est des épreuves qu'il faut subir... des épreuves difficiles.

DE LORIA.

Je les subirai...

ALBERTI.

Arme-toi de courage...

DE LORIA.

J'en aurai... Un peu de franc-maçonnerie, n'est-ce pas?

ALBERTI.

Mais souviens-toi que tu as promis le secret.

DE LORIA.

J'aime beaucoup les secrets, moi... le mystère assaisonne toujours le plaisir...

ISMAEL.

Je vois que nous aurons en vous un joyeux convive...

DE LORIA.

J'ai une philosophie à moi.

RONDEAU.

La vie est un pélerinage
Qu'il faut bien ou mal accomplir,
Et pour abréger le voyage
J'ai pris pour guide le plaisir.
Je veux gaîment remplir mon rôle,
Ici bas chacun a le sien,
Et tour à tour, sage ou frivole,
M'amuser de tout est le mien.

ALBERTI.

Ma foi, nous sommes deux pour cela... cette philosophie est aussi la mienne.

DE LORIA.

Les songes dorés du bel âge
Me berceront légèrement,

Et lorsqu'au terme du voyage
S'ouvrira le noir monument...
Fidèle à mon humeur native
Je quitterai tout sans chagrin,
Comme on voit un joyeux convive
Quitter la table du festin.

ISMAEL.

Eh! eh! eh!.. vive la joie!

SAN-MARCO, *brusquement.*

Oui... vive l'amour! les ris et les jeux!

DE LORIA.

Ces deux messieurs ont l'air tout-à-fait anacréontique.

ISMAEL, *bas à San-Marco.*

Il se moque de nous.

SAN-MARCO, *bas à Ismaël.*

Nous le lui rendrons.

DE LORIA.

Ah! ça, messieurs!.. l'heure?.. le lieu?..

ALBERTI.

Tu seras averti.

DE LORIA.

Alors, je vous quitte... Pour l'instant, j'ai à surveiller les préparatifs d'une fête sur l'Arno, que Son Excellence dispose pour sa fille.

ALBERTI.

Oui, je sais. Le grand-dignitaire veut donner à Mathilde un avant-goût des amusemens de Venise et des promenades sur l'Adriatique... Nous nous reverrons.

DE LORIA.

Adieu!

(Il sort.)

SCENE XI.

ALBETI, SAN-MARCO, ISMAEL, RAPHAEL, *sur l'arbre.*

ISMAEL.

Ce compagnon si joyeux ne me semble pas de très-bonne foi.

SAN-MARCO.

Il me paraît observateur.... homme de résolution et de courage... En se faisant admettre parmi nous, s'il découvrait nos secrets!... (*Portant la main à son poignard.*) Par Saint-Michel!..

ALBERTI.

Ne vous en avisez pas, de San-Marco! j'ai été le frère d'armes de Loria, et lors de nos derniers troubles, dans un danger pressant, il me sauva la vie, et je ne souffrirai pas...

SAN-MARCO.

Cependant...

ALBERTI.

Si vos conjectures sont fondées... vous savez ce qui est convenu?..

ISMAEL.

Oui... à table... dans sa coupe... un breuvage assoupissant... et il ne verra que ce que nous voudrons.

RAPHAEL, *à part.*

Je ferai mon profit de cela.

SAN-MARCO.

Toujours les moyens doux!

ALBERTI.

Voici le grand-dignitaire.

RAPHAEL, *à part.*

Il est dit que je ne sortirai pas d'ici!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MÉDICIS, FRANCISCO PAZZI, CHEVALIERS, TROUBADOURS, ARTISTES, ETC.

CHOEUR.

Chantons! chantons! à nos bruyans accords,
Aux accens de notre harmonie,
Unissons nos joyeux transports,
De tous les arts ici déployons la magie.

MÉDICIS.

Venez vous fixer sur ces bords,
Venez, nobles fils du génie,
Et de vos plus rares trésors
Dotez la superbe Ausonie.

La carrière est ouverte, allez, dignes rivaux,
Que le marbre s'anime et que l'airain respire.
Chante poëte! et les échos
Rediront les sons de ta lyre.

Venez vous fixer sur ces bords, etc., etc.

REPRISE DU CHOEUR.

Chantons! chantons! à nos bruyans accords, etc., etc.

MÉDICIS.

Le ciseau, le burin, la palette sont impatiens de s'immortaliser; mon plus cher désir est de les rendre à leur brillante indépendance et de faire dire a la postérité : « Le siècle de Médicis fut le siècle des arts. » La mémoire d'un prince se perpétue et s'illustre par les monumens du génie.

ISMAEL, *à Francisco Pazzi.*

Les monumens du génie... C'est le moment de parler de mes ouvrages.

FRANCISCO PAZZI, *le retenant avec une intention marquée.*

Il n'est pas temps! éloigne-toi.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DE LORIA, *et un instant après*, MATHILDE, ROSINA ET LES FILLES D'HONNEUR.

DE LORIA, *bas à Médicis.*

Tout est prêt; quand Votre Excellence voudra...

MEDICIS.

Mais j'avais dit à Raphaël de se tenir là, sur la terrasse, pour donner le signal.

RAPHAEL, *montant vivement sur la terrasse.*

Présent! toujours à mon poste, monseigneur.

(Le grand-dignitaire fait un signe, Raphaël élève son écharpe. A ce signal on entend un coup de canon, des gondoles élégamment pavoisées paraissent aux deux côtés du théâtre et voguent sur l'Arno; les gondoliers abordent, on débarque, etc.)

MATHILDE.

O ciel! quel spectacle nouveau
Vient frapper ma vue éblouie!

MÉDICIS.

J'ai voulu qu'en ce jour les rives de l'Arno
Offrissent à vos yeux le mobile tableau
De votre future patrie.

RAPHAEL, *à part à de Loria.*

Un moment, à l'écart, je voudrais vous parler;
Venez, c'est un secret qu'il faut vous révéler.

MÉDICIS, *à Rosina.*

Allons, Rosina, je t'en prie,
Une barcarolle jolie.

(*Tout le monde se place sur des bancs préparés, on danse au refrain de la barcarolle.*)

RAPHAEL.

Venez, aimable passagère,
Voyez, déjà le doux zéphir
Arrondit la voile légère.
Si le voyage peut vous plaire,
Voici l'instant, il faut partir.
Embarquez-vous, ma toute belle,
Pourquoi craindre?... vous avez tort;
Quand l'amour conduit la nacelle
On arrive toujours au port.

❖❖❖

ROSINA.

Gondolier, serait-il bien sage
D'aller avec vous m'embarquer?
Les flots sont sujets à l'orage,
Hélas! je redoute un naufrage!
Jeune fille a tant à risquer!
Embarquez-vous, etc., etc.

❖❖❖

ALBERTI, ROSINA, *ensemble.*

Elle hésitait encor sans doute,
Mais bientôt ils furent d'accord;
Quand un amant nous guide en route,
Le premier voyage nous coûte,
Le second se fait sans effort.
Embarquez-vous, ma toute belle,
Pourquoi craindre?.. vous avez tort;
Quand l'amour conduit la nacelle
On arrive toujours au port.

(Pendant le troisième couplet, Médicis a donné la main à Mathilde pour la conduire dans la gondole la mieux ornée. Une partie de la compagnie s'embarque; une autre reste sur le théâtre; le refrain continue: on danse, les gondoles voguent. Un groupe de seigneurs, à la tête duquel est Francisco Pazzi est toujours séparé des autres. Le chevalier de Loria rentre avec Raphaël à qui il fait signe de s'embarquer, et se met au milieu des conjurés.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ma toute belle,
Embarquez-vous.

FRANCISCO PAZZI ET ALBERTI.

Soyez fidèle
Au rendez-vous.

DE LORIA.

Au rendez-vous.

FRANCISCO PAZZI ET ALBERTI.

C'est à minuit, entendez-vous.

DE LORIA.

C'est à minuit.

CHOEUR GÉNÉRAL, sur l'Arno.

Ma toute belle, embarquez-vous.

PETIT CHOEUR, sur le théâtre.

DE LORIA, SAN-MARCO, PAZZI, ALBERTI.

Nous y serons au rendez-vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle circulaire entourée de galeries ; des colonnes massives soutiennnent la voûte. Une lampe éclaire à peine la scène.

SCENE PREMIERE.

SEIGNEURS, CHEVALIERS, CONJURÉS *défilant par compagnies et par groupes.*

CHOEUR.

En silence
Qu'on s'avance ;
Soyons tous
Au rendez-vous.
Point de trève !
Que le glaive
Règle enfin
Notre destin.

SCENE II.

ALBERTI, SAN-MARCO; *ils descendent lentement une galerie, enveloppés de manteaux; et un peu après* ISMAEL *tenant une lanterne.*

ALBERTI.

Eh! mais, notre bailleur de fonds n'arrive pas; il serait plus exact s'il s'agissait d'un bon escompte... (*Voyant arriver Ismaël.*) Ah pourtant!.. Sois le bien arrivé... (*Ismaël éteint sa lanterne.*) Tu trembles?.

ISMAEL.

Vous croyez?.. C'est de froid apparemment... Ah ah! Nous sommes en nombre... (*Prenant Alberti et San-Marco à part.*) Dites-moi, êtes-vous bien sûr de tous vos gens?

SAN-MARCO.

Comme de toi-même.

ISMAEL.

Ce n'est pas répondre... Ma foi, messieurs, plus le moment approche et plus je crains que nous ne fassions une folie.

ALBERTI.

Une folie !... Peut-on appeler ainsi l'action la plus hardie, le dessin le plus généreux !...

ISMAEL.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis.

SAN-MARCO.

Esprit matériel! Nul sentiment généreux ne peut donc entrer dans ton cœur?.. le courage...

ISMAEL.

Je ne le comprends pas...

ALBERTI.

L'honneur...

ISMAEL.

Je n'ai jamais rien prêté là-dessus.

SAN-MARCO.

La gloire...

ISMAEL.

C'est une chimère.

ALBERTI.

L'immortalité, enfin...

ISMAEL.

J'aime mieux vivre.

ALBERTI.

Poltron!

ISMAEL.

Poltron, soit! tenez, messieurs, j'ai mes principes.

COUPLETS.

La gloire n'a rien qui me tente,
D'elle, ma foi, je n'attends rien;
La vie est mon souverain bien,
Je suis poltron, et je m'en vante.

Des grands hommes que l'on revère,
Mathusalem est, à mon sens,
Celui qu'il faut que l'on préfère.
Pourquoi?... C'est qu'il vécut long-temps.

Oui, sans doute, la gloire est bonne;
Mais, l'avouerai-je? j'aime mieux
Vivre quinze jours en personne,
Que trois cents ans chez nos neveux.

Dans ces principes je suis ferme,
Et s'il faut recevoir la mort,
Loin d'aller au-devant du sort,
Moi, je ne veux payer qu'à terme.

Oui, c'est une échéance que je reculerai tant que je...

SAN-MARCO.

Allons, tu ne seras jamais un héros.

ISMAEL.

J'en ai peur... Chacun a sa manière... vous payez en patriotisme... et moi en argent... Je risque de plus que vous... es non valeurs ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CONJURÉS SYBARITES, *entrant en scène.*

CHOEUR.

Affranchissons notre patrie ;
Amis, unissons nos efforts ;
Brisons à jamais sur ces bords
Les chaînes de la tyrannie.

SAN-MARCO.

C'est un tyran qu'il faut frapper !

ALBERTI.

La gloire et la fureur l'ordonnent

SAN-MARCO ET ALBERTI.

Que tous nos poignards l'environnent,
Qu'il ne puisse nous échapper.

CHOEUR.

Que tous nos poignards l'environnent,
Qu'il ne puisse nous échapper !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN SYBARITE.

LE SYBARITE.

Suspendez vos cris de vengeance,
Voici Loria qui s'avance,
Retirez-vous.

CHOEUR, *piano.*

Retirons-nous !

(Ils sortent tous. — En ce moment le théâtre s'obscurcit tout-à-fait. Le vent siffle, l'éclair brille, le tonnerre gronde. On entend des mugissemens souterrains ; des vapeurs légèrement coloriées laissent entrevoir par intervalles diverses figures fantastiques qui montent lentement derrière les colonnes et donnent à la décoration un aspect terrible. Un timbre éclatant retentit trois fois.)

SCENE V.

DE LORIA *entre en désordre poursuivi par des personnages dont les habillement sont bizarres, les formes hors des proportions et le visage couvert de masques hideux ; ils sont armés de torches, et secouent devant lui de lourdes chaines.*

CHOEUR.

Fuis, téméraire!
Des enfers déchaînés redoute le courroux.

DE LORIA.

Vaine colère!
Mon âme est sans frayeur et je vous brave tous.

ENSEMBLE.

CHOEUR.
Fuis, téméraire!
Crains nos coups!
DE LORIA.
Vaine colère!
Vain courroux!

(Une mélodie mystérieuse et lointaine se fait entendre, les fantômes écoutent et se dispersent. Les accords se rapprochent. — Le théâtre change et représente un palais lumineux d'un style aérien. Des statues gracieuses occupent les quatre côtés du théâtre. Un buste d'Epicure est placé au fond dans une niche principale. Des groupes d'hommes et de femmes vêtues avec richesse et élégance, la tête couronnée de fleurs l'entourent de guirlandes et de festons.) (1).

---

(1) Pour l'effet théâtral, et pour ôter en même temps toute invraisemblance au moment du somnambulisme, la galerie obligée de ce decor doit être faite dans le système des premières galeries de théâtre, en supposant le milieu coupé par un grand escalier qui monte de la scène jusqu'à la galerie et se prolonge de là sur la toile de fond, comme conduisant dans le palais à des étages plus élevés. C'est dans le contour de cette galerie (qu'on peut se figurer comme le balcon des premières) que de Loria entend la conspiration ; c'est de là qu'il part, en feignant le somnambulisme, pour descendre le grand escalier qui conduit aux conjurés. Au théâtre des Nouveautés, cet escalier est du plus bel effet, et surtout au changement, où il apparaît après qu'on a descendu une toile de manœuvre représentant des nuages ; sur chaque marche, est une chanteuse en costume de nymphe, tenant une lyre d'or éclairée par des transparens d'un demi-jour de diverses nuances ; dans le haut de cet escalier, un groupe de chanteuses termine ce tableau qui se marie avec celui de l'avant-scène où voltigent également des danseuses.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI, SAN-MARCO, *qui ont changé de costume.*

CHOEUR CÉLESTE.

Loria, ton bonheur s'apprête.
Par ton courage, admis dans cet heureux séjour,
Viens avec nous ceindre ta tête
Du lierre de Bacchus, du myrthe de l'amour.

(Des jeunes filles enlacent de Loria avec des guirlandes et l'entrainent vers l'autel d'Epicure.)

ALBERTI.

Sybarite joyeux, sur l'autel d'Epicure
Viens répéter tes saints engagemens.

DE LORIA.

Recevez ici mes sermens!

(Levant la main vers le ciel avec une intention marquée.)

Honte au traître!.. mort au parjure!

ALBERTI.

Si tu peux devenir parjure...
Que de Chypre le doux nectar
N'arrose plus les bords de ta coupe tarie!
Que le sourire d'une amie
N'enchante jamais ton regard!

CHOEUR.

Que le sourire d'une amie
N'enchante jamais ton regard.

(A la fin de ce chœur, une table splendidement servie s'élève de dessous terre. Les Sybarites se rangent autour par couples d'hommes et de femmes. Le chevalier de Loria se trouve placé à l'un des bouts. Des échansons parcourent les rangs et versent à longs traits. Des jeunes filles s'avancent en deux groupes, à droite et à gauche; elles forment des danses gracieuses en s'accompagnant sur des harpes d'or, etc.)

ALBERTI.

Ici notre chef nous rassemble,
Gais conjurés, chantons, buvons ensemble.

Au milieu du plus doux loisir,
De la gaité, de la folie,
Nous conspirons pour le plaisir,
Contre le chagrin de la vie.

LE CHOEUR *répète ce refrain.*

SAN-MARCO, *se levant.*

Amis, que de chacun la coupe soit remplie!
Buvons à l'amour, au plaisir!

(*Bas à un échanson placé derrière lui.*)

Donne-moi ce flacon.

DE LORIA, *qui a observé son mouvement, à part.*

Bon! je le vois venir!

(On verse à chacun: les convives font choquer leurs verres; le chevalier de Loria profite d'un instant où il n'est pas observé pour jeter la liqueur derrière lui. Tout le monde se lève.)

CHOEUR.

Buvons à l'amour, au plaisir!

DE LORIA.

Au plaisir!

(Il fait semblant de vider sa coupe d'un trait. On se rassied et on l'observe.)

CHOEUR, *reprenant.*

Au milieu du plus doux loisir,
De la gaîté, de la folie, etc., etc.

DE LORIA.

Ah! d'un trouble inconnu...

SAN-MARCO ET ALBERTI, *à part.*

Bon!

DE LORIA.

Je me sens saisir.
Cette liqueur... enchanteresse...
Répand sur tous mes sens... une soudaine ivresse...
Les objets... fugitifs... ne se laissent plus voir...
Un doux sommeil vient clore ma paupière.

SAN-MARCO ET ALBERTI, *à part.*

Observons... le sommeil va clore sa paupière.

DE LORIA *à part.*

Je vais pénétrer leur mystère,
Voici l'instant de tout savoir.

SAN-MARCO, *se levant vivement.*

Allons! que de chacun la coupe soit remplie!
Buvons à l'amour, au plaisir!

(Tout le monde se lève, à l'exception du chevalier qui fait semblant de porter machinalement la main à sa coupe.)

DE LORIA, *balbutiant.*

Allons... que de chacun... la coupe...

SAN-MARCO ET ALBERTI, *bas.*

Il va dormir...

AU CHOEUR.

Troupe légère
Mesurez vos pas ;
Chantez tout bas
Avec mystère.

CHOEUR DE FEMMES.

Répandez sur lui vos pavots ;
Apparaissez, songes aimables,
Et que vos erreurs agréables
Viennent embellir son repos.

(Le chevalier paraît lutter contre le sommeil et y succomber. Les danseurs tournent autour de lui, et enfin on le prend doucement et on le transporte en chantant toujours vers une galerie qu'il traverse) (1).

PETIT CHOEUR.

Troupe légère
Mesurez vos pas,
Chantez tout bas
Avec mystère.
Tout bas,
Tout bas.

(Le chevalier de Loria et le groupe de danseurs disparaissent un instant, puis ils reviennent sans lui et se dispersent sur un signe de San-Marco. Il ne reste sur le théâtre que les acteurs de la troisième scène, qui, après un temps de situation, reprennent le premier motif du chœur.)

CHOEUR.

Affranchissons notre patrie,
Amis, unissons nos efforts,
Brisons à jamais sur ces bords
Les chaînes de la tyrannie !

---

(1) Le sopha sur lequel tombe endormi de Loria est à roulettes, et à cet endroit du chœur, les danseuses y attachent des festons, pendant qu'une d'elles prend d'abord l'extrémité de plusieurs guirlandes, et en donne les autres extrémités à ses compagnes; ensuite elle monte sur le sopha et élevant les guirlandes réunies forme ainsi un pavillon de fleurs et de verdure, qui traverse le théâtre, sur le chant des chanteuses qui sont descendues de l'escalier, et suivent ce pavillon mobile.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DE LORIA.

(Le chevalier de Loria paraît sur une galerie. Il avance avec précaution la tête au-dessus de la balustrade et écoute attentivement.)

LE CHOEUR se répète encore une fois, mais il finit d'une manière brusque et heurtée.

SAN-MARCO.

Silence !.. non... ce n'est rien.

DE LORIA, *sur la galerie.*

De la prudence !

ALBERTI.

Pazzi ne vient point. Il y a long-temps que la Clepsidre a marqué l'heure... Qui peut encore le retenir?

SAN-MARCO.

Ce retard est inquiétant... on ne peut rien faire sans lui : il est l'âme de nos conseils... C'est sur lui que repose tout le succès de notre entreprise.

ALBERTI.

On marche dans le passage!..

SAN-MARCO.

C'est lui ! il est accompagné de ceux que nous attendons.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISCO PAZZI, LE CARDINAL RIARIO, SEIGNEURS ET OFFICIERS.

ALBERTI.

Enfin, c'est vous, seigneur Francisco !

FRANCISCO PAZZI.

Mon impatience égalait la vôtre; mais je n'aurais pu vous rejoindre plutôt, sans exciter des soupçons. Maintenant Médicis et la jeune Mathilde sont retirés dans leurs appartemens; tout est tranquille, tout dort.

DE LORIA, *à part sur la galerie.*

Je veille, moi.

FRANCISCO PAZZI.

Mes frères!.. nous sommes à couvert sans doute, nul pro-

fane ne nous entend... je vous amène le représentant du Saint-Père... (*Ici le cardinal, qui était enveloppé d'un manteau et avait la tête couverte d'un vaste chapeau, le dépose et se trouve en costume de cardinal ; tous les conjurés se découvrent et font un salut profond.*) Le cardinal Riario vient vous donner lui-même l'assurance de la haute protection pontificale.

LE CARDINAL RIARIO.

Votre entreprise est sainte. Médicis a été frappé d'anathème pour sa résistance coupable ; il a offensé Dieu en la personne du prélat Salviati : l'Église vous fera forts ; car cette fois la vengeance des hommes est celle de Dieu.

FRANCISCO PAZZI.

Nous marchons à grands pas vers le triomphe : toutes nos mesures sont prises ; et demain, je l'espère, nous verrons l'entier accomplissement de nos projets... (*Murmure des conjurés.*) Pourquoi ce murmure ?..

SAN-MARCO.

Nos amis s'étonnent avec raison... Demain, dites-vous ?.. pourquoi différer ?.. cette nuit ne devait-elle pas être...

FRANCISCO PAZZI.

Cela ne se peut !.... le digne cardinal va vous soumettre quelques idées... et j'espère que vous les approuverez ?

CONJURÉS.

Voyons, voyons !

LE CARDINAL RIARIO.

Les chances d'une attaque de vive force sont toujours dangereuses ; vous pouvez ne pas réussir, et la sainte Église ne veut pas exposer un sang aussi précieux que le vôtre.

ISMAEL.

Par Abraham ! ce cardinal a du bon, et j'approuve fort ce qu'il dit.

LE CARDINAL RIARIO.

Et d'un autre côté, si vous considérez que Médicis a beaucoup de partisans, que le peuple séduit l'aime encore... l'attaquer ouvertement serait imprudent et impolitique : tout l'odieux de sa perte retomberait sur vous, et peut-être à peine jouiriez-vous du fruit de la victoire, qu'on chercherait à venger sa mort.

CONJURÉS.

C'est juste.

LE CARDINAL RIARIO.

Il fallait chercher un moyen qui pût tout concilier et

sauver les apparences, en laissant inconnue la main qui porterait les coups...

ALBERTI.

Eh bien?

LE CARDINAL RIARIO.

Médicis a fait commander à l'un des vôtres pour la conversion de qui nous prions chaque jour...

ISMAEL.

Merci!..

LE CARDINAL RIARIO.

Un superbe collier et les insignes de l'ordre national, renfermés dans une boîte...

ISMAEL.

Où voulez-vous en venir?

LE CARDINAL RIARIO, *à Francisco Pazzi.*

A la place du riche présent qu'il doit offrir au saint ambassadeur... c'est la mort qu'il trouvera.

DE LORIA, *sur la galerie.*

Oh! mon cher maître!

ISMAEL.

Pardon... je ne comprends pas...

FRANCISCO PAZZI.

Je fais enlever les diamans. Et par un mécanisme ingénieux qu'un des nôtres a disposé, la boîte ne peut s'ouvrir. Portez à ceci toute votre attention. (*Les Conjurés se rapprochent de Pazzi.*) Elle ne peut s'ouvrir, dis-je, sans presser la détente qui doit enflammer deux tubes chargés d'artifices et dirigés contre le sein de l'imprudent qui l'ouvrira.

(Murmure d'approbation.)

FRANCISCO PAZZI.

Voilà de plus ce qui est convenu. Demain la cassette sera présentée en cérémonie à Médicis pendant la Messe épiscopale; l'usage veut qu'elle soit ouverte par le permier dignitaire de la République, pour en retirer les insignes... à l'instant où le desservant fait entendre par trois fois le son de la cloche... au second coup... mettez la main à vos poignards, en cas de surprise... au troisième, si Médicis ouvre la cassette... et il l'ouvrira... c'est fait de lui!

LORIA.

Les assassins!

CONJURÉS.

Bien ! bien!

ISMAEL.

Bien! tant qu'il vous plaira... Je demande la parole.

FRANCISCO PAZZI.

On te l'accorde.

ISMAEL.

Faites-moi le plaisir de me dire quel est celui qui doit présenter la boîte à Médicis.

FRANCISCO PAZZI.

Toi !

ISMAEL.

Miséricorde ! Je n'en ferai rien.

FRANCISCO PAZZI.

Tu le feras. C'est un honneur qui te revient.

ISMAEL.

Un honneur !.. Vous me faites trop d'honneur... je le cède; j'aime à rendre justice au mérite, et beaucoup de ces messieurs en sont plus dignes que moi.

FRANCISCO PAZZI.

Nul autre que toi ne doit présenter la cassette.

TOUS.

Sans doute, il faut que ce soit lui.

ISMAEL, *avec véhémence.*

Messieurs, messieurs, considérez donc que dans cette affaire-ci je ne suis employé que dans le civil... qu'il n'a jamais été question de me faire faire de ces sortes d'expéditions.

SAN-MARCO.

Comment ! ne t'avons-nous pas admis à l'honneur de conspirer avec nous?

ISMAEL, *vivement.*

J'ai cet honneur, j'en conviens, mais je ne m'expose pas ! je suis dans les fournitures, voilà tout... et par conséquent, je dois être considéré comme faisant partie du matériel de la conjuration..... Conspirateur tant que vous voudrez..... mais conspirateur administratif.

FRANCISCO PAZZI, *sévèrement.*

Tes frais d'éloquence seront perdus; tu feras ce que j'ai dit, et comme je l'ai dit... point de réplique. Mais pour te rassurer, je te le répète... celui-là seul qui ouvrira la boîte doit recevoir la mort.

FINAL.

FRANCISCO PAZZI.

Nous réclamons ici votre saint ministère
A genoux.
Que votre voix au ciel apporte la prière
Pour nous.

(*Tous les conjurés tombent à genoux.*)

LE CARDINAL RIARIO.

Dieu, qui hais le tyran et repousse l'impie,
Ecoute-moi du séjour éternel!
Comme jadis au temps d'Achab, de Jézabel,
Que leur poignard soit fort contre la tyrannie,
Venge tes lois et ton autel!

CHOEUR.

Venge tes lois et tón autel!

DE LORIA, *ne pouvant se contenir.*

Assassins! Médicis! ô mortelles alarmes!

CHOEUR.

On nous trahit!.. aux armes!
Aux armes!

(Tous les conjurés courent vers l'escalier qui conduit à la galerie où se trouve de Loria, et le cernent de façon qu'il ne peut avancer ni reculer sans aller vers eux.)

DE LORIA.

Ah! grands Dieux! ils m'ont entendu!

LES CONJURÉS.

Le traître! il a tout entendu!
Qu'en ce jour tout son sang nous venge.

DE LORIA.

O ciel! viens m'inspirer!

(*Comme frappé d'une idée subite.*)

Oui, donnons-leur le change.

(Il se compose, prend une attitude fixe et immobile, et descend lentement la galerie vers les conjurés.)

ALBERTI, *remontant l'escalier avant les conjurés et faisant un rempart de de son corps à de Loria qui avance lentement et dans l'attitude du somnambulisme.*

Il est perdu!

CONJURÉS.

Frappons!

ALBERTI

Amis, qu'allez-vous faire?

CONJURÉS.

Sous nos coups son sang doit couler.

ALBERTI.

Pourquoi voulez-vous l'immoler ?

CONJURÉS.

De nos plans il sait le mystère,
Il peut les révéler.
Qu'il meure ! c'est fait de sa vie.
Frappons !..

ALBERTI, *le couvrant de son corps.*

Ah ! je vous en supplie !
Mes amis, écoutez-moi,
Sachez qu'il est somnambule,
Je vous en donne ma foi !

CONJURÉS.

Comment, il est somnambule !
Qui de nous est assez crédule ?...
Dans son coupable sang plongeons ce fer vengeur.

ALBERTI.

Avant de frapper, dans votre aveugle erreur,
Regardez-le, je vous supplie...
Et mettez la main sur son cœur...
S'il est ému... prenez sa vie !

CHOEUR.

S'il est ému... prenons sa vie !

(Le marquis de San-Marco et Francisco Pazzi s'approchent du chevalier de Loria. Le premier prend sa main gauche et lui met un poignard sur le sein. Francisco Pazzi le tient également et place son autre main sur le cœur du chevalier de Loria ; ils semblent écouter et compter les pulsations qui sont rendues sensibles par des *piccicatos* réguliers de contrebasses, etc.)

SAN-MARCO ET FRANCISCO PAZZI.

Il ne bat pas.

DE LORIA, *souriant et faisant mine de vouloir parler.*

Très-bien !

TOUS.

Écoutons ! écoutons !

DE LORIA.

Oui, les plaisirs, les jeux et les amours... chantons !

FRANCISCO PAZZI.

Eh bien ! amis, que faut-il faire ?

CONJURÉS.

Il peut découvrir le mystère,
Frappons !
Frappons !

DE LORIA, *chantant gaîment.*

Au milieu du plus doux loisir,
De la gaîté, de la folie,

Nous conspirons pour le plaisir
Contre le chagrin de la vie.

CONJURÉS.

Frappons!
Frappons!

DE LORIA.

Chantons!
Chantons.
L'amour et la folie!

CONJURÉS.

Frappons!

DE LORIA.

Chantons!

CONJURÉS.

Frappons!!

LE CARDINAL RIARIO.

Arrêtez! arrêtez! sa mort est inutile,
Il est resté calme et tranquille.
Contre le tyran de Florence
Dirigeons nos poignards jaloux;
Mais que le sang de l'innocence
Ne coule jamais sous nos coups.

CHOEUR.

Oui, que le sang de l'innocence
Ne coule jamais sous nos coups.

FRANCISCO PAZZI.

De la prudence!
Ne le réveillons pas, amis, éloignons-nous.

(Pazzi parle à l'oreille du comte Alberti qui prend doucement le chevalier de Loria par le bras et l'attire à lui vers le passage par où il est venu avec Ismaël.)

CHOEUR.

De la prudence!

DE LORIA, *à demi-voix.*

(*Souvenirs de la barcarolle du premier acte.*)

La! la! la! la! tra! la! la!
Embarquez-vous.

CHOEUR.

Éloignons-nous...

DE LORIA, *de même.*

Tra! la! la! la! la! la!
Embarquez-vous.

CHOEUR.

Éloignons-nous.

DE LORIA, *qu'on n'entend presque plus.*

Tra la ! la !
la ! la !
la !
Embarquez-vous.

CHOEUR, *pianissimo.*

Éloignons-nous.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un palais à l'italienne ; à la ferme une colonnade, du ceintre de laquelle descend un rideau orné de grecques en or et de draperies élégantes et riches ; quelques fauteuils, une table.

SCENE PREMIERE.

ROSINA, *entre en scène et examine les préparatifs.*

Tout dans ces lieux a pris un air de fête,
Moi-même dont le front était toujours paré
D'une simple fleur pour toilette,
Me voilà bien mieux à mon gré.
Mais Raphaël dira que je suis trop coquette :
Voici ce que je répondrai :

❖❖❖

Rosina toujours veut plaire,
Son désir est de charmer ;
Si je vous parais légère,
C'est un art qui fait aimer.
L'air coquet, messieurs, vous tente,
Et d'amour étreint les nœuds !
Oui, l'amant que l'on tourmente
Vous chérit toujours le mieux.

❖❖❖

O douce folie,
Devise chérie,
Pour toute la vie
J'accepte ta loi :
Caresse, sourire,
Aimable délire,
Son cœur est à moi.

Oui, comme me disait l'autre jour le seigneur Machiavel, la coquetterie est aux dames ce que la politique est au prince.

SCENE II.

ROSINA, RAPHAEL, *qui a entendu les derniers mots.*

RAPHAEL.

C'est cela, diviser pour régner.

ROSINA.

Vous étiez là ?

RAPHAEL.

J'écoutais votre système... un coup-d'œil à celui-ci, un sourire à celui-là, une parole aimable à cet autre.. et à moi?

ROSINA.

A vous, mon cœur, mon amour... tenez, quand vous n'êtes pas là, je prends de grandes résolutions... mais en votre présence, je n'ai plus de caractère.

RAPHAEL.

Faisons la paix.

ROSINA.

Nous ne sommes pas brouillés.

RAPHAEL.

Si vous voulez me donner votre jolie main, je vous dirai un secret...

ROSINA, *présentant sa main.*

Dépêchez-vous.

RAPHAEL.

Il se passe ici des choses extraordinaires : on dit que le mariage de Mathilde est rompu... le grand-dignitaire et le seigneur Francisco Pazzi sont en ce moment enfermés à cause de cette rupture... et on présume...

ROSINA, *après avoir regardé.*

Ah! mon frère!

RAPHAEL.

Qu'est-ce?

SCENE III.

RAPHAEL, ROSINA, DE LORIA.

ROSINA.

Mon frère! que vous est-il arrivé?

DE LORIA, *regardant avec anxiété.*

Rien!

RAPHAEL.

Mais c'est vrai... vous paraissez agité...

DE LORIA.

On me suivait.... Raphaël, prends cette lettre.... cours, vole...

RAPHAEL.

Où?

DE LORIA.

A Florence.

RAPHAEL.

A deux milles d'ici, j'y serai bientôt... Pour qui la lettre?

DE LORIA.

Pour le gonfalonnier; qu'il assiste à la cérémonie de ce matin avec sa compagnie de pénitens de Saint-Bruno.

RAPHAEL.

Ce projet?

DE LORIA.

Il saura ce que je veux : pas un mot de plus... Pars... et au retour, ma sœur est à toi... Toi, Rosina, cours, veille sur Mathilde... Garde le silence sur le départ de Raphaël, et laisse-moi.

ROSINA.

J'obéis... (*A part.*) Je n'y conçois rien.

SCENE IV.

DE LORIA, *seul.*

Les scélérats!.. ils se méfient de moi! je suis observé! De San-Marco est sur mes pas... Comment instruire Médicis?.. ils viendront se mettre entre lui et moi... O mon maître!... et vous... vous, Mathilde!.. Mathilde!.. il est donc des circonstances où même en donnant sa vie!... Et cette boîte!... cette boîte fatale!.. Cet Ismaël a bien rempli sa mission infernale, il va l'apporter!.. comment la soustraire? comment avertir qu'elle renferme la mort? avertir maintenant, c'est provoquer un éclat..... et les misérables, une fois découverts, accompliront ouvertement ce qu'ils attendent de la trahison... Cruelle alternative... si du moins Raphaël arrivait à temps... Le gonfalonnier est fidèle, dévoué... Oh! alors tout serait sauvé!.. Ah! voici l'un des traîtres...

SCENE V.

DE LORIA, SAN-MARCO.

DE LORIA, *avec colère.*

Pourquoi me suis-tu?

SAN-MARCO, *froidement.*

Pourquoi es-tu partout où j'ai à faire?

DE LORIA.

Je ne vois pas de nécessité à ce que tu sois ici.

SAN-MARCO.

Je pourrais te faire la même remarque.

DE LORIA.

Moi, c'est différent, j'ai ici mon devoir à remplir.

SAN-MARCO.

J'ai aussi à faire le mien ; je suis officier de la garde ; le grand-dignitaire va se rendre à la chapelle : ce poste est important, et j'ai de nouvelles instructions à donner au factionnaire.

DE LORIA.

Tu es donc de service aujourd'hui?

SAN-MARCO.

Toi qui sais tout, l'ignores-tu? (*Avec intention.*) Oui, je suis de service, et les postes sont tous remplis par des hommes que j'ai choisis moi-même, des hommes sûrs et dévoués.

DE LORIA.

Dis plutôt des conspirateurs et des traîtres!

SAN-MARCO, *la main sur son poignard.*

De Loria!

DE LORIA, *ouvrant sa cape, qui laisse voir une armure complète.*

De San-Marco! tu vois!..

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI.

ALBERTI.

Eh bien! eh bien! on se fâche ici..... des frères en Épicure, des amis qui ont ensemble choqué le verre de Sybaris!... La paix! la paix, mes frères.

DE LORIA.

Je ne suis plus dupe de ce langage, comte Alberti; ce n'est pas le moment de cacher ce que j'ai sur le cœur..... votre complot est affreux... mais tant qu'il y aura une goutte de sang dans mes veines... tant que ce cœur battra... tremblez!

SAN-MARCO.

Pourquoi trembler?.. nous savons que tu ne peux rien empêcher.

DE LORIA, *montrant San-Marco.*

Quoi! même en tuant ce misérable?...

ALBERTI.

Y songes-tu? il te faudrait des milliers de bras pour atteindre chaque Sybarite dévoué... et tu n'aurais rien fait encore... Sache-le bien... tu agis, tu parais libre, et cependant tu es notre prisonnier; il est tel d'entre nous qui s'attache à tes pas comme ton ombre... la puissance de l'Ordre t'environne comme elle environne Médicis.

DE LORIA.

Quelle épouvantable situation!

SAN-MARCO.

Un motif politique, que tu connais, puisque tu nous as trompés, nous empêche seulement de faire un éclat. . Tu voudrais te fâcher, que ce serait un acte d'enfant, un coup de poignard prêté et rendu... Ainsi, crois-moi, reste dans ton impuissance et laisse agir notre force.

DE LORIA.

Votre force! la force des assassins!

ALBERTI.

De Loria! cette nuit je me suis souvenu de services rendus en de meilleurs temps... Maintenant, nous sommes quittes... encore un mot comme celui que tu viens de dire, et je ne me souviens plus que de mes sermens.

SAN-MARCO.

Chut!... voilà Médicis... pas un mot, pas un signe, ou ton protecteur est poignardé à tes yeux.

SCENE VII.

LES MÊMES, MÉDICIS, FRANCISCO PAZZI

MÉDICIS.

Je me rends à vos raisons, mon cher Pazzi: oui, c'est maintenant parmi les premiers de ces états que nous devons choisir un époux à Mathilde; c'est notre gendre qui doit aller, les armes à la main, venger l'injure faite à celui que les Toscans ont mis à la tête de leur gouvernement.

PAZZI.

Je puis donc espérer...

MÉDICIS, *à Pazzi.*

Oui, vous avez su me faire oublier les torts de votre famille; mais j'aime à vous le dire devant ces messieurs: plusieurs de nos braves ont des droits à la main de Mathilde; je souhaite que son choix soit d'accord avec vos désirs... Bientôt je vais

lui apprendre cette rupture et sonder ses dispositions.... Si ma fille vous est favorable, dans un instant, devant tous les grands de la République, je vous avertirai de votre bonheur, en vous priant (*en souriant*), suivant notre coutume italienne, d'être son chevalier pour la journée... Dans le cas contraire, mon silence...

FRANCISCO PAZZI.

Je suis trop heureux de souscrire aux volontés de Votre Altesse, et j'espère...

MÉDICIS.

Que les fêtes cependant ne soient pas interrompues..... Chevalier de Loria, qu'elles recommencent au contraire avec plus de pompe et d'éclat; vous en comprenez les raisons?... Ah! voici ma fille... Allez, Pazzi, et comptez toujours sur mon amitié.

FRANCISCO PAZZI.

Je ferai tout pour m'en rendre digne... Vous ne nous suivez pas, mon cher chevalier ?..

(Le chevalier veut parler au duc, mais il regarde San-Marco et Pazzi; leur attitude déterminée le fait hésiter; il sort avec eux et rencontre la jeune Mathilde à laquelle il jette un coup-d'œil de compassion et d'amour; Pazzi fait un profond salut qu'elle lui rend par un léger signe de tête.)

SCENE VII.

MÉDICIS, MATHILDE.

MATHILDE.

Ce seigneur Francisco, je ne sais pourquoi, mais je n'aime pas à être en sa présence... quand je le vois, un pressentiment vague s'empare de moi; j'ai besoin de vous trouver, mon père.

MÉDICIS, *à part.*

Voilà qui est de bon augure pour la suite de la négociation. (*Haut.*) Il paraît qu'en supposant que ton mariage projeté n'eût pas lieu... ce n'est pas ce chevalier que tu choisirais?

MATHILDE.

Mon père, pourquoi cette supposition?

MÉDICIS.

Pourquoi? Mais tu ne réponds pas à ma question?.. Mathilde, écoute : il est possible que des circonstances que je n'ai pu prévoir, t'empêchent de faire le voyage de Venise... en serais-tu bien fâchée?..

MATHILDE.

Ah! mon père! je suis bien heureuse auprès de vous!

MÉDICIS.

Eh bien! Mathilde, ne nous séparons plus, et c'est maintenant à Florence que tu choisiras un époux...

MATHILDE, *se jetant dans les bras du grand-duc.*

Serait-il vrai?..

MÉDICIS.

Oui, ma fille; mais l'impérieuse raison d'État est encore là, elle exige que ce mariage se termine promptement... Dis-moi... parmi tous ces grands... ces princes même, qui s'empressent de t'offrir leur hommage... ton jeune cœur...

MATHILDE, *embarrassée.*

Je... vous obéissais... et je n'aurais osé...

MÉDICIS.

Nous avons à Florence, des hommes illustres, des guerriers renommés, des seigneurs puissans... faut-il t'aider un peu?.. Pazzi?.. Lorédan?.. le comte Alberti?..Tu ne réponds pas..(*Avec une intention plus marquée.*) Il est un chevalier jeune, courageux... qui m'est dévoué... S'il avait un jour, au péril de sa propre vie, sauvé Mathilde, la fille qui m'est si chère!..

MATHILDE, *vivement.*

Mon père!.. de Loria!..

MÉDICIS, *souriant.*

Je ne l'ai pas nommé.

MATHILDE, *dans le plus grand trouble.*

Mon père!.. pour aujourd'hui... ne tenez pas compte de ce que je pourrai vous dire.

MÉDICIS.

Allons, puisque tu ne me trouves pas digne de ta confiance, j'attendrai que le temps...

MATHILDE.

La surprise, la joie de ne pas me séparer de vous... les sentimens divers qui m'agitent...

MÉDICIS.

Tout cela veut dire, je crois, que c'est sans regret que tu abdiques la couronne?

MATHILDE, *avec gaîté.*

Je n'ai pas d'ambition, mon père, et...

MÉDICIS, *à part.*

Allons, venons à son secours. (*Haut.*) Ah! ça, et la céré-

monie de ce matin, j'ai songé à t'y faire paraître dans tout ton éclat.

MATHILDE.

Vraiment, vous y avez songé?... Vous êtes toujours d'une attention...

MÉDICIS.

Je veux même te faire un cadeau... Mais tu ne dois rien savoir, je veux te laisser le plaisir de la surprise.

MATHILDE.

Mettez-moi dans la confidence... je n'en dirai rien à personne.

MÉDICIS.

Pour cette fois tu me permettras de te désobéir... ce sera l'unique vengeance que je tirerai de ta discrétion avec moi.

MATHILDE.

Oh! je saurai deviner!.. vous me quittez?

MÉDICIS.

Pour un instant seulement, je viendrai te reprendre, car je vois bien que c'est encore moi qui dois être ton chevalier.

(Il embrasse sa fille et sort; Rosina, qui guettait le départ du grand-duc, entre aussitôt.)

SCENE IX.

MATHILDE, ROSINA.

MATHILDE.

Ah! Rosina! si tu savais tout mon bonheur!.. mais quelqu'un te suit

ROSINA.

C'est Ismaël, le joaillier de Son Excellence; j'ai entendu qu'il demandait monseigneur, et...

MATHILDE.

Le joaillier! je devine... fais-le entrer.

SCENE X.

LES MÊMES, ISMAEL.

(Rosina fait signe à Ismaël qui entre avec précaution; il est couvert de son manteau; on voit, au cercle que décrit l'étoffe, qu'il tient sous son bras un objet à une grande distance de son corps.)

MATHILDE.

Approchez, seigneur Ismaël; vous avez un air bien mystérieux? (*A part.*) Je vois qu'on lui a fait sa leçon.

ISMAEL.

Pardon, Votre Excellence ; je croyais trouver ici le grand-dignitaire... on m'avait donné l'assurance...

MATHILDE.

Il vient de sortir..... Mais je suis bien aise de vous voir ; j'ai à vous parler pour mon propre compte. (*A part.*) Sachons si je me trompe.

ISMAEL, *à part.*

Comment me tirer de là!..

MATHILDE.

Il me faudrait pour la fête de ce soir une parure des plus brillantes.

ISMAEL.

Je suis au désespoir de ne pouvoir satisfaire Son Excellence pour le moment ; mais...

MATHILDE, *avec intention.*

Mais vous êtes trop discret, Ismaël... je sais tout.

ISMAEL, *se trompant sur le sens de la phrase de Mathilde.*

Vous savez tout ! (*A part.*) Je suis perdu!

ROSINA, *ouvrant le manteau d'Ismaël qui cache la boîte avec précaution.*

Oui, Son Excellence sait d'abord que vous cachez une boite.

ISMAEL, *ôtant la boîte de dessous son manteau.*

Vous vous trompez, et madame peut voir que je ne la cache pas.

MATHILDE.

Je ne vous blâme pas de prendre vos précautions... quand on sait ce qu'elle contient.

ISMAEL, *à part.*

Miséricorde! (*Haut.*) Vous savez ce qu'elle contient?

MATHILDE.

Et de plus, à qui elle est destinée.

ISMAEL, *à part.*

Ah! mon Dieu!

MATHILDE, *confidentiellement.*

Nous savons que c'est une surprise.

ISMAEL.

Oui, oui, une surprise. (*A part.*) Je ne sais où j'en suis...

Puisque Son Excellence le prend ainsi, je dois croire qu'elle n'est point fâchée contre moi.

MATHILDE.

Eh! mon pauvre Ismaël! dans tout ceci quel motif aurai-je de me fâcher contre vous?

ROSINA, *le tirant à elle.*

Au contraire.

ISMAEL, *stupéfait.*

Au contraire !..

MATHILDE.

Mais oui ; l'effet d'une pareille surprise m'est trop agréable pour que je puisse vous en vouloir... vous devez bien le comprendre ?

ISMAEL, *perdant la tête d'étonnement.*

Oui, oui, je comprends. (*A part.*) La jeune Mathilde serait-elle de la conjuration ?..

MATHILDE.

Montrez-nous la boîte !

ISMAEL.

La voici. (*Mathilde prend la boîte.*) Prenez garde !

MATHILDE.

Cet homme est singulier. (*Elle examine la boîte.*) (*Haut.*) Elle est de bon goût. (*A Ismaël, en la lui présentant.*) Ouvrez.

ISMAEL, *reculant d'effroi.*

Ouvrir ! miséricorde ! Votre Excellence n'y pense pas ?

MATHILDE.

Il faut bien que vous l'ouvriez pour que je voie les diamans qu'elle renferme.

ISMAEL.

Les diamans !

MATHILDE.

Est-ce donc une autre parure ?

ISMAEL.

Non, non, ce sont des diamans. (*A part.*) J'avais pris le change.

MATHILDE.

Dépêchez-vous.

ROSINA.

Ouvrez donc ?

ISMAEL.

C'est bien aisé à dire... je ne trouve pas la clef. (*A part*,

après avoir cherché long-temps.) Ah ! je me rappelle maintenant, je l'ai laissée...

MATHILDE.

Allez la chercher... Mais en attendant, Rosina, prends la boîte, je veux la remettre moi-même à mon père.

ISMAEL.

Mais...

MATHILDE.

Allez, Ismaël, faites ce que je dis.

ISMAEL.

J'obéis. (*A part.*) Ma foi, si ces messieurs se fâchent, ce n'est pas ma faute : la jeune Mathilde l'a voulu.

SCENE XI.

MATHILDE, ROSINA.

ROSINA.

Ce maudit homme-là! oublier la clef! A quoi sert maintenant d'avoir la boîte?

MATHILDE.

Cela me contrarie à un point!.. Ne pouvoir ouvrir!.. peut-être j'apprendrai!... Mon père a piqué ma curiosité ; j'aurais eu tant de plaisir à me venger en lui faisant la description détaillée de tout ce que renferme cette boîte.

ROSINA, *retournant la boîte en tous sens.*

Mais il serait encore possible de vous satisfaire ?

MATHILDE.

Comment ?

ROSINA.

Le bois de cette cassette n'est pas très-épais...

MATHILDE.

Eh bien ?

ROSINA.

La serrure est légère.

MATHILDE.

Où veux-tu en venir ?

ROSINA.

On pourrait, en forçant un peu...

MATHILDE.

Fi ! Rosina ! (*Après un petit temps.*) Crois-tu avoir assez de force ?

ROSINA.

Non ; mais nous pourrions à nous deux...

MATHILDE.

Quelle proposition!... (*Regardant si personne ne vient.*) Veux-tu essayer ?

DUO.

Vraiment ton idée est charmante !
Ouvrons cette boîte élégante,
Et nous allons tout découvrir,
Ah ! quel plaisir !

ROSINA.

Mais, monseigneur nous grondera ;
Car c'est enfreindre sa défense.

MATHILDE.

Eh bien ! je sais d'avance
Comment on l'apaisera.

MATHILDE.

Vraiment ton idée, etc.

ROSINA.

Vraiment mon idée, etc

(*Rosina se met en disposition d'ouvrir la boîte.*)

ROSINA.

Eh bien ?

ROSINA.

Il me faut un peu d'aide,
Toute seule je ne peux pas.

MATHILDE, *se joignant à Rosina.*

Voyons !

ROSINA.

Très-bien !

MATHILDE.

Encor...

ROSINA.

Encor ! bon ! elle cède...

MATHILDE, *arrête tout-à-coup Rosina et écoute.*

J'entends des pas.

ROSINA, *aprés avoir écouté.*

On ne vient pas.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Vraiment ton idée, etc.

ROSINA.

Vraimont mon idée, etc.

ROSINA.

Le bois a fléchi ?

MATHILDE.

Nous ne ferions qu'apercevoir...

SCENE XII.

LES MÊMES, DE LORIA, *se précipitant sur la cassette qui va céder aux efforts de Mathilde.*

DE LORIA.

Madame, que faites-vous!

MATHILDE.

Chevalier!..

ROSINA.

Mon frère...

DE LORIA.

Ah! madame! savez-vous...

SCENE XIII.

LES MÊMES, SAN-MARCO, *qui écoutait, se plaçant vivement entre Mathilde et de Loria, et prenant sa phrase sur le temps; plusieurs* SYBARITES.

SAN-MARCO.

Savez-vous, en effet, madame, que ce n'est pas bien... Pardon... mais cette boîte renferme les insignes destinés au Cardinal : c'est un objet sacré... votre père seul a le droit de l'ouvrir..... Le chevalier de Loria a fait son devoir. (*Montrant la cassette qu'il remet à un Sybarite en costume ecclésiastique.*) Le signor desservant va la remettre à sa destination.

MATHILDE, *avec dignité*

Il y a une méprise... le juif Ismaël est seul coupable; je puis vous en donner l'assurance.... Marquis de San-Marco, j'ai cru que cette cassette m'était destinée... mon indiscrétion était bien pardonnable... Je vais rejoindre mon père, à qui je ne dirai pas combien vous êtes sévère et le chevalier peu indulgent.

(Elle sort avec Rosina.)

SCENE XIV.

SAN-MARCO, DE LORIA.

SAN-MARCO.

De Loria! Mathilde et Médicis entreront maintenant dans la chapelle sans toi, ni les tiens... Malheur aux importuns, s'il s'en présente!.. Messieurs, suivez-moi.

(Il sort.)

SCENE XV.

LORIA, *seul.*

Dans ce péril pressant que résoudre, que faire?
A quels moyens avoir recours?

***

Inspire-moi, Dieu tutélaire,
De Médicis sauve les jours.
Contre leur fureur sanguinaire,
O ciel! prête-moi ton secours!
Déjà le piège se prépare,
Déjà la mort est sous ses pas,
Arrête, Médicis! arrête, je m'égare...
Malheureux, taisons-nous, je hâte son trépas.
Inspire-moi, Dieu tulélaire,
De Médicis, etc.

(Il parle, la musique doit être en harmonie avec les sentimens de son âme.)

Si je pouvais... impossible! les perfides ont pris toutes leurs mesures... Jamais... non, jamais je ne pénétrerai jusqu'à lui (*Musique.*) — (*Il s'assied plongé dans ses réflexions.*) Par un autre chemin peut-être... Toute leur surveillance est de ce côté... Les jardins ne sont pas gardés. (*Musique.*) — *Il se lève vivement.*) Le balcon du cabinet donne sur la terrasse... Oui, je pourrai alors... O mon Dieu! je te remercie!

***

Tu viens de m'inspirer,
Achève ton ouvrage;
Seconde mon courage:
Mon maître! ô Médicis!
Je pourrai te sauver!

(Il sort.)

SCENE XVI.

(Un rideau magnifique qui occupait le fond de la ferme se lève en cet instant et laisse apercevoir une église dont le sanctuaire est plus loin. Le peuple vient d'abord, puis ensuite des prêtres, puis après diverses confréries ; l'une d'elles se range à la gauche du théâtre, en cordon dont l'extrémité doit se perdre près du maître-autel.)

MÉDICIS, MATHILDE, FRANCISCO PAZZI, ROSINA, SAN-MARCO, ALBERTI, ISMAEL *parmi les curieux.*

MÉDICIS, *souriant.*

Je veux vous croire, ma fille ; et puisque Rosina vous sert de caution...

ROSINA.

Ah! monseigneur, quand bien même le juif Ismaël nous aurait confié la clef...

MÉDICIS.

Ah! ça, mais cette clef, il nous la faut. Comment se fait-il? où est Ismaël?..

ISMAEL, *du milieu du groupe où il est caché.*

Monseigneur!

ALBERTI, *bas à Ismaël.*

Avance donc, misérable poltron!

ISMAEL.

Monseigneur, c'est que je n'osais... Je l'avais égarée cette maudite clef.

FRANCISCO PAZZI, *s'emparant vivement de la clef et regardant alternativement le grand-duc et Mathilde.*)

Votre Altesse n'a rien à me dire?...

MÉDICIS.

Rien, chevalier. (*A Mathilde.*) Ma fille, donnez-moi la main.

FRANCISCO PAZZI.

Monseigneur! (*Donnant la clef au grand-duc.*) Voici la clef. (*A part.*) Le sort en est jeté!

SCENE XVII.

(Une musique d'orgue d'un caractère grave et solennel se fait entendre pendant le dialogue suivant.)

ALBERTI, FRANCISCO PAZZI, ISMAEL, CONJURÉS.

FRANCISCO PAZZI.

Amis, voici le moment.

ALBERTI.

Il est pénible... Éloignons-nous...

FRANCISCO PAZZI, *s'asseyant.*

Non, c'est ici que je veux attendre l'issue de l'événement. Mais cette attente est un supplice!..

ALBERTI.

Cachez votre trouble à leur vue.

FRANCISCO PAZZI.

Je désire et je crains ce funeste moment.

CHOEUR.

Silence!
Voici l'heure de la vengeance!

FRANCISCO.

Point de bruit.

CHOEUR.

Amis, écoutons bien...
(*Après un temps.*)
On n'entend rien.

FRANCISCO.

Ah! que l'attente m'inquiète.

CHOEUR.

Regardez, Alberti.

ALBERI, *remonte la scène.*

J'entrevois en effet,
Médicis tient en main la fatale cassette.

FRANCISCO, *avec anxiété.*

Eh bien?

ALBERTI

Il prend la clé!

CHOEUR, *très-bas.*

Silence!

(Ici l'orgue recommence; les voix d'enfans de chœur disent trois fois : *sanctus dominus*, et trois fois la clochette se fait entendre. On entend une explosion.)

CHOEUR.

C'en est fait!
Notre vengeance est satisfaite.

SCENE XVIII.

FRANCISCO PAZZI, ALBERTI, ISMAEL, MATHILDE, *sortant de la chapelle, pâle et les cheveux en désordre.* ROSINA, PEUPLE ET SERVITEURS *de* MÉDICIS, *accourant de tous côtés; puis après,* MÉDICIS *lui-même, l'épée à la main, et le chevalier* DE LORIA, *armé d'une épée et couvert d'un habit de pénitent.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MATHILDE.

Sauvez mon père, accourez tous!
(Elle tombe dans les bras de Rosina.)

CONJURÉS.

Silence! amis, on vient à nous.

PEUPLE.

Moment terrible! Ah! fuyons tous!

FRANCISCO ET LES CONJURÉS, *voyant Médicis.*

O rage! il échappe à nos coups!

MÉDICIS ET DE LORIA.

Des perfides bravez la rage,
Qu'ils tombent sous vos coups.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, RAPHAEL, LE GONFALONNIER, *suivi de* SOLDATS, *arrivant, enseignes déployées aux armes de la République.*

LE GONFALONNIER.

Courage, courage!
Braves soldats, accourez tous!
Achevez votre ouvrage.
Qu'ils tombent sous vos coups!

CHOEUR de conjurés désarmés.

O fureur! c'en est fait de nous.

(Après un instant de lutte, on les entraîne hors de la scène.)

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* FRANCISCO PAZZI, *et* LES CONJURÉS.

MATHILDE.

Mon père!

MÉDICIS.

Mathilde! mes amis! (*A de Loria.*) Brave chevalier, que ne vous dois-je pas! Et vous, Gonfalonnier, quel génie tutélaire vous avertît de nos dangers?... Cher Raphaël!...

RAPHAEL.

Il y a quelques heures que j'apportai moi-même à Florence des tablettes qui l'instruisirent de tout. On ne put envoyer d'abord que le corps des chefs d'ateliers : aussi, monseigneur, jugez de notre terreur, lorsqu'en arrivant ici nous avons entendu la fatale explosion; j'ai peine à concevoir comment vous n'avez pas été victime.

MÉDICIS.

L'ami fidèle qui vous instruisit, veillait encore autour de moi... L'instant d'ouvrir la funeste cassette était venu, quand tout-à-coup un homme, en habit de pénitent (je reconnus de Loria), monte snr les marches de l'autel : c'était sa prérogative... personne ne s'y oppose... Il s'empare vivement de la boîte... «Médicis, vous n'êtes point ici le premier dignitaire; la puissance que vous a conférée le peuple n'a plus de pouvoir dans le lieu saint... Il y a ici plusieurs chevaliers avant vous... Prêtres du Seigneur! peuple de Florence! soldats fidèles de la république, prêtez appui à nos anciennes coutumes! » A ces mots, il jette la boîte dans les mains de San-Marco, et lui présentant la clef : « A vous avant Médicis, » dit-il!..

DE LORIA.

« Oui, à moi, s'est écrié San-Marco, écumant de rage; tu l'emportes, Médicis! » Puis ouvrant lui-même l'infernale cassette, il s'est rendu justice.

MÉDICIS.

RÉCITATIF.

Si des conspirateurs j'ai pu braver la rage,
Nous le devons à son rare courage;

Toscans, voilà votre sauveur !
Sans lui, je succombais sous d'indignes entraves.

(Il ôte son cordon et le donne à sa fille, Loria met un genoux en terre et Mathilde lui passe le cordon.)

Ma fille, donne lui ce prix de la valeur,
Que le noble signe des braves
Brille dès ce jour sur son cœur.

TOUT LE MONDE.

Que le noble signe des braves
Brille dès ce jour sur son cœur !

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2323 L68S8

Lafitte, Jean Baptiste Pierre
Les Sybarites